

## *Deux actrices*

Mario Cloutier

---

Number 168, January 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59493ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

### ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this review

Cloutier, M. (1994). Review of [*Deux actrices*]. *Séquences*, (168), 41–42.

figure d'exclamation. Son coeur battait comme le moteur de son solex en pleine course olympique. Sa lettre poussera l'audace jusqu'à la tutoyer. La réponse se fera décevante. Face à une passion dévorante, elle suggérera une banale amitié. S'ensuivront chez Antoine désespoir, larmes et fuite vers la capitale.

C'est à cause d'elle que le rythme du film deviendra un tantinet languissant. S'il n'en tenait qu'à Antoine, les choses iraient beaucoup plus vite. On a reproché à ce film d'être aussi naïf qu'ennuyeux à cause d'un certain manque d'audace dans le récit et la facture. Certes, c'est filmé d'une façon très classique. Mais la trouvaille des images mentales à l'occasion de la guitare imaginaire et du mariage projeté est fort bienvenue. On en redemanderait plus souvent durant **À cause d'elle**. Quant au manque d'audace dans l'abordage du sujet, il faut savoir que Jean-Loup Hubert s'est inspiré de sa propre adolescence. Le rôle d'Antoine est joué par son fils. D'une part, le film reconstitue tellement bien le début des années 60 à Rezé, dans la banlieue nantaise, qu'on le croirait tourné en 1963. D'autre part, il ne faut pas oublier ce que pouvait être une relation de ce genre en 1963. La permissivité n'était pas ce qu'elle est devenue sur une très haute ou très basse échelle. C'est selon.

Aujourd'hui, dans l'enceinte de certaines écoles, on peut surprendre des machines distributrices qui n'ont rien à voir avec l'alimentation. À l'époque d'Antoine, c'était chose impensable. La suprême audace d'Antoine a pris la forme d'une lettre incandescente à sa dulcinée. Époque oblige.

On peut trouver que son dernier film ne dégage pas la séduction de ses premiers. Dans **Le Grand Chemin**, le charme s'épanouissait dans la relation des adultes avec les jeunes et vice versa. Ici, la tranche adulte est trop mince face à la miche adolescente. Cette façon de focaliser nous présente parfois des adultes sans consistance. Par exemple, le personnage du père volage s'affiche comme une caricature épisodique. Cela pourrait inciter certains spectateurs à regarder ce film avec le détachement de l'indifférence.

C'est à cause d'elle que ce film dégage une certaine originalité. Le premier émoi amoureux, c'est un chatouillis aussi vieux que l'ancêtre des cavernes. Mais cela varie à l'infini parce que chaque tète de pipe s'avère unique à l'intérieur de son

genre. **À cause d'elle** effeuille la marguerite de l'interrogation perpétuelle. Ici, les points d'interrogation, on peut les ramasser à la pelle. Par exemple, quelles sont les motivations d'Olivia lorsqu'elle prodigue ses assiduités? Veut-elle se faire pardonner ou faire une bonne action comme pour se déculpabiliser d'être une bourgeoise? Lui, il en pince pour elle. N'en pince-t-elle que pour sa guitare classique? L'aime-t-elle d'un amour d'amitié? A-t-elle pitié de lui? Le film n'élucidera pas tous ces mystères. Dans la vie d'Antoine, Olivia gardera la forme d'une apparition sublime au potron-minet d'un éveil amoureux. La rose a disparu avec son odeur mystérieuse. Il ne lui restera que des épines à presser contre le coeur de ses souvenirs. Cette comédie dramatique se double d'une étude psychologique plutôt réussie. Ce n'est pas peu.

Janick Beaulieu

**À CAUSE D'ELLE** — Réal. : Jean-Loup Hubert — Scén. : Jean-Loup Hubert — Phot. : Claude Lecomte — Mont. : Raymonde Guyot — Son : Bernard Aubouy, Claude Villand, Bernard Leroux — Déc. : Thierry Flamand — Cost. : Annick François — Int. : Antoine Hubert (Antoine Hervy), Olivia Munoz (Olivia Marchand), Thérèse Liotard (Mme Hervy), Jean-François Stévenin (Jacques Hervy), Ludmila Mikael (Agnès Marchand), Erick Desmarestz (M. Marchand), Romane Bohringer (Françoise Hervy), Renaud Ménager (Nicolas), Julien Hubert (Julien Hervy), Pauline Hubert (Pauline Hervy) — Prod. : Volker Lemke — France — 1992 — 108 minutes — Dist. : Malofilm.

## Deux actrices

Micheline Lanctôt a remporté son pari. Depuis le temps qu'elle affirmait ne pas avoir besoin de deux millions de dollars pour faire un film, elle a finalement réussi à écrire, produire et réaliser **Deux actrices**, un film indépendant à petit budget et à grand talent, tourné avec une jeune équipe et joué par de jeunes actrices. Le tout dans un esprit admirablement jeune, placé sous le signe du renouveau. Son film mêle habilement réalité et fiction, film et vidéo, humour et drame intime.

**Deux actrices** retrace le travail de deux jeunes comédiennes, Pascale Bussièrès et Pascale Paroissien, en quête de personnages qu'elles interprètent dans

l'histoire de deux soeurs qui ne se connaissent pas. Nourris par les confidences des actrices, ces personnages évoluent à la fois dans l'histoire et au fil des répétitions, et la réalité devient peu à peu la fiction. Le sentiment d'incrédulité du début fait doucement place à une troublante solidarité. Plus rien ne sera comme avant pour Solange, son copain Charles, sa mère et Fabienne, celle par qui le scandale arrive.

Il y a donc deux films dans cette oeuvre hybride de Micheline Lanctôt: la fiction filmée en 16mm et le documentaire vidéo des répétitions. Les deux s'entremêlent admirablement, faisant avancer le récit en apportant un éclairage nouveau ou en surprenant par des confessions intimes. Il est intéressant de constater que la vidéo, médium bidimensionnel par excellence, donne ici de la profondeur au film en plus de lui donner son rythme, par ses ruptures et ses changements de ton. La vidéo explicite le film plutôt que de le questionner.

Dans ce film révélation, peu à peu les personnages se précisent en même temps que se dénouent les fils du destin de cette mystérieuse famille composée de trois femmes. En déjouant constamment les apparences et nos attentes, Micheline Lanctôt nous entraîne très loin dans la psyché féminine pour questionner les valeurs traditionnelles de maternité, de sensibilité et de générosité.

La magnifique confrontation entre la mère et ses deux filles fait penser à trois

Pascale Bussièrès  
et Pascale  
Paroissien



lionnes qui, ayant des comptes à régler, s'entre-déchirent amèrement. Trois femmes qui crient «j'veux de l'amour» et qui s'aiment probablement, mais mal. Ce triangle infernal des stéréotypes féminins fait penser à la pièce *Les fées ont soif* de Denyse Boucher: la mère, la sainte et la

putain. En contre-plongée, la caméra les cerne de près et bouge autour d'elles grâce à une chorégraphie bien calculée.

La performance des trois actrices s'avère à la hauteur de leur rôle exigeant. Il fait bon de revoir Louise Latraverse en grande forme et Pascale Péroissien est une véritable révélation dans le rôle ingrat de Fabienne, une jeune femme dont le passé nous est inconnu et qui se cherche désespérément un avenir. Quant à Pascale Bussièrès, elle continue de démontrer son grand talent, en plus de nous surprendre par son humour lors des répétitions et son absence de pudeur à la limite du voyeurisme. Nul doute que le succès de la série télévisuelle *Blanche* l'empêcherait sans doute de refaire le film avec la même franchise.

On aperçoit donc que **Deux actrices** se dandine allégrement sur une mince cloison perméable entre la fiction et la réalité. Les deux personnages ressemblent probablement aux deux actrices, comme le film dans son ensemble renvoie à la cinéaste elle-même. Une oeuvre généreuse, qui n'a pas peur des mots, pas plus que d'aller au fond des choses. Un film qui, à l'aide de procédés de distanciation, propose une réflexion intéressante et nouvelle sur les relations entre femmes, sans pour autant renier l'émotion. Une oeuvre sincère et inventive qui s'inscrit comme la réponse féminine à l'excellent film d'Yves Dion sur la condition masculine, *L'Homme renversé*.

Micheline Lanctôt aurait pu se servir de ce long métrage pour régler ses comptes avec l'industrie cinématographique, notamment avec les organismes de financement. Il n'en est rien. La cinéaste y déploie un bel humour — lors des répétitions ou encore quand Solange rencontre un travesti — ainsi qu'un professionnalisme de tous les instants. C'est tout à son honneur et cela augure bien pour le film qu'elle commence à tourner avec Rock Demers, *La Vie d'un héros*, d'un budget inespéré de plus de deux millions de dollars...

**Mario Cloutier**

**DEUX ACTRICES** — Réal.: Micheline Lanctôt — Scén.: Micheline Lanctôt — Phot.: André Gagnon — Mont.: Micheline Lanctôt — Mus.: Kate et Ann McGarrigle — Int.: Pascale Bussièrès (Solange), Pascale Péroissien (Fabienne), Louise Latraverse (la mère), François Deslisle (Charles), Suzanne Garceau (la fleuriste). — Prod.: Micheline Lanctôt —

Canada — 1993 — 94 minutes — Dist. Max Films.

## The Remains of the Day

▲yant à toutes fins utiles épuisé l'oeuvre d'E.M. Forster, le tandem Ivory-Merchant poursuit toujours son étude de la société anglaise du début du siècle. Ainsi, après avoir fouillé les états d'âme de la grande et petite bourgeoisie, ils s'intéressent ici au monde très fermé des domestiques.

*The Remains of the Day* établit un fascinant contrepoint entre l'aristocratie et ses serviteurs, ces âmes dévouées qui, à force de tout mettre en oeuvre pour protéger leur employeur du moindre contact avec la réalité ordinaire, ne peuvent finalement prétendre eux-mêmes à aucun type de vie privée. En élargissant ici l'écart entre le *upstairs* et le *downstairs*, James Ivory et sa brillante collaboratrice Ruth Praver Jhabvala peuvent se livrer à l'exploration passionnante d'un microcosme hautement hiérarchisé qui leur permet de pousser plus loin leur examen du rituel social.

Majordome (*butler*) à l'emploi de Lord Darlington, Stevens ne se réalise pleinement que dans le service à son maître. Sa raison d'être, comme celle des membres de son personnel, c'est la perpétuation de l'ordinaire, le maintien de l'ordre habituel des choses, la négation de

Emma Thompson et Anthony Hopkins



toute forme de changement ou perturbation (comme en témoigne l'anecdote du tigre racontée avec fierté par Stevens père).

La relation de Stevens avec son employeur, plutôt difficile à concevoir de nos jours, trouve son équivalent dans une certaine conception de la vocation

religieuse. Ce dévouement dont fait preuve Stevens à l'endroit de son employeur est entier et exclusif et ce n'est pas un hasard si les références à la dévotion religieuse abondent. Stevens mène la vie d'un ascète. Dans ses quartiers privés, il préfère réduire au strict minimum les sources de distraction et voue son temps libre au perfectionnement de sa personne, mais toujours dans la mesure où cela peut améliorer la qualité de son travail. La notion de seigneur et maître est ici poussée à l'extrême<sup>(1)</sup> lorsque plusieurs années après la mort de Lord Darlington, Stevens se retrouve dans la position de l'apôtre Pierre et renie son maître à deux reprises («Je n'ai pas connu le précédent propriétaire de Darlington Hall».)

Ce dévouement de tous les instants exclut forcément toute forme d'épanchement émotif. À ce titre, il est significatif que lorsque se produisent les deux événements les plus marquants de sa vie, Stevens soit accaparé (ou choisisse de l'être) par son travail. Lorsque survient la mort de son père, une importante conférence internationale se tient à Darlington Hall. Le montage précis et la mise en scène attentive rendent alors avec justesse la fébrilité à peine perceptible qui gagne Stevens avant qu'il ne puisse enfin aller aux nouvelles. Lorsque Miss Kenton lui apprend le décès de son père, il n'est que trop heureux de pouvoir se réfugier derrière les impératifs du travail, évitant ainsi la démonstration émotive que commande la situation. Il poussera même l'abnégation jusqu'à envoyer auprès d'un diplomate vaguement indisposé le médecin appelé pour son propre père.

Stevens s'identifie complètement aux intérêts de son employeur et les compliments qu'il peut adresser à Miss Kenton procèdent d'un discours sec et calculé dont le double sens le sert bien: «Je serais perdu sans elle» ou, voulant la retenir à Darlington Hall: «Vous représentez beaucoup pour cette maison.» Lorsque Miss Kenton lui annonce son mariage prochain, le soir même où se tient une rencontre capitale pour le sort du pays, Stevens ne trouvera jamais les mots appropriés pour signifier son trouble profond. Ce soir-là, avec Miss Kenton, nous réalisons à quel point Stevens est irrécupérable.

Dans le rôle de l'intendante (*house keeper*), une présence plus limitée à l'écran mais combien vitale, Emma